

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°32 – avril / mai 2011

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)



ESRA AYKIN

### LE PORTRAIT<sup>1</sup>

**A**cette époque-là, quand tu reposais encore sans être né dans les profondeurs de mon âme, je tombai par hasard sur ton portrait qui rayonnait sur la couverture d'un petit livre blanc. Je m'absorbai dans la contemplation de ton visage rêveur, suivis ses traits délicats emplies d'un profond sentiment de respect, recueillis l'harmonie cristalline de ton doux sourire. Dans tes yeux sombres, qu'éclairait un clair de lune intérieur et qui semblaient dirigés vers un lointain inaccessible, vers des profondeurs insondables, comme absente au monde, je lus la nostalgie<sup>2</sup>. Je la reconnus, elle qui m'avait accompagnée depuis toujours comme une sœur. Je te reconnus, toi dont je venais pourtant à peine de faire la connaissance, toi que j'avais attendu depuis si longtemps en secret. Toi, Friedrich von Hardenberg, alter ego deviné, frère d'âme ardemment désiré au nom de poète d'une clarté stellaire –

---

<sup>1</sup> Texte original en allemand, primé au Concours du Goethe Institut 2005, « Ma Rencontre Littéraire avec l'Allemagne ».

<sup>2</sup> *Die Sehnsucht*, concept clé du Romantisme allemand, à la fois nostalgie du passé ou de l'ailleurs et appel de l'absolu.

Novalis... Ton visage d'ange rayonnait des promesses inépuisables du ciel et de la terre. En lui chatoyaient féeriquement<sup>3</sup> les régions inexplorées vers lesquelles je voulais voyager avec toi, à la recherche de la fleur bleue.

Plongée dans sa rêverie, ma main restait posée sur la couverture du livre sans oser encore accomplir le premier pas émouvant au cœur de la Terra incognita de ton royaume magique. Ton regard de velours finit par m'y encourager. Tu me murmuras à l'oreille : *Le cœur est la clé du monde et de la vie*<sup>4</sup>, et me donnas secrètement celle de ton château enchanté, qui était d'or et sertie d'une escarboucle flamboyante<sup>5</sup>.

Depuis, je te reconnais dans chaque paysage nocturne<sup>6</sup> et chaque aurore. Tu demeures dans chaque grain de pollen<sup>7</sup>, chaque fuite des nuages dans le ciel du printemps. Dans chaque nostalgie, dans chaque amour, je sens le souffle de ta poésie. Pour toi et avec toi, j'ai romantisé le monde<sup>8</sup>.



<sup>3</sup> Littéralement : *comme dans un Märchen* ; le sens de Märchen dépasse ce qu'on entend traditionnellement par « conte » en français : c'est un motif essentiel du romantisme allemand, et tout particulièrement chez Novalis, dans son roman inachevé *Heinrich von Ofterdingen*, auquel font allusion plusieurs des éléments ici évoqués ; un conte philosophique, et initiatique...

<sup>4</sup> *Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens* : l'un des nombreux *Fragments philosophiques* de Novalis.

<sup>5</sup> L'escarboucle désignait anciennement une pierre précieuse d'un rouge éclatant : le grenat ou le rubis ; elle est devenue, également grâce au roman *Heinrich von Ofterdingen*, la pierre romantique par excellence...

<sup>6</sup> Allusion aux *Hymnes à la nuit*, poèmes de Novalis, où la Nuit est une nuit mystique, l'envers du monde réel - véritable révélation dont la mort de sa très jeune fiancée Sophie von Kühn fut à l'origine.

<sup>7</sup> Allusion à *Blüthenstaub (Grains de pollen)*, recueil de fragments philosophiques / aphorismes de Novalis (le fragment est une forme privilégiée du romantisme allemand).

<sup>8</sup> Allusion au fragment de Novalis où il écrit : *Die Welt muss romantisiert werden (Le monde doit être romantisé)*.

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**

1796

Pour ce qui est de moi, je te dirai le meilleur de vive voix. En guise de préliminaire, sache que j'ai été heureux, dans l'ensemble, et que je suis content de la manière dont j'occupe mon temps. Mon employeur [le baron Just] est devenu un ami. Il m'a formé aux affaires. Depuis février [1796], je suis employé aux Salines de Weissenfels, m'entends bien avec chacun ; je jouis d'une certaine liberté, dispose du loisir suffisant pour faire avancer mes affaires personnelles, et je me contente de tout, si ce n'est encore, ici ou là, de moi-même. Je ne suis pas fait d'amis pendant tout ce temps, en dehors de l'administrateur du district.



Coelestin August Just

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES  
ET TÉMOIGNAGES**

## PRÉFACE

à *Henri d'Ofterdingen*  
(1908)

**O**n connaît la célèbre boutade de Gœthe : « Tout ce qui est classique est sain, tout ce qui est romantique est maladif. » Mais le sage de Weimar, par ce jugement un peu sommaire, entendait surtout résumer une expérience personnelle. Quand naquit en Allemagne le mouvement littéraire, connu sous le

nom de *Romantisme*, il avait déjà derrière lui toutes les tempêtes de sa jeunesse. Les égarements de *Werther* n'étaient plus qu'un souvenir et l'auteur de *Wilhelm Meister* n'admettait pas que l'on pût subordonner sa vie active aux hésitations de sa sensibilité. Pour Goethe, ministre de la cour de Weimar, l'homme était avant tout un être social. Il avait adapté ses instincts aux nécessités de l'univers. Mais cette réalisation de l'harmonie dans sa puissante individualité au prix de quels sacrifices y était-il parvenu ? La souffrance est empreinte sur les traits de son magnifique visage. Le romantisme, à ses yeux, c'était l'éternel recommencement. Lui qui avait surmonté le chaos, il ne pouvait admettre que l'on cherchât dans le chaos une nouvelle source d'inspiration.

Cependant, à poursuivre sans cesse le même filon, la verve poétique risque de se tarir. Le manteau de la raison convient mal à une jeunesse impétueuse et le classicisme de Goethe n'était que de la sécheresse pour cette génération d'Allemands qui, à l'aurore du dix-neuvième siècle, n'avait pas trente ans.

Les Tieck et les Schlegel, quand ils publièrent leurs premiers écrits, entendirent protester surtout contre le rationalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chez les maîtres d'hier les œuvres de jeunesse seules les intéressaient. Ils s'enthousiasmaient à la lecture des *Brigands* de Schiller, et *Gatz de Berlichingen* leur semblait une œuvre plus durable qu'*Iphigénie*. Les écrivains français qui avaient si puissamment contribué à la formation intellectuelle de leurs aînés n'avaient aucune action sur eux. Bien au contraire ! Rousseau qui, selon nos critiques d'aujourd'hui, aurait engendré tout le romantisme, était la bête noire de Tieck. Il l'appelle le « créateur de tout ce qui est mauvais ». Et, associant Rousseau à Voltaire, il les confondait tous deux pour y voir « l'exemple d'une nature corrompue ».

Le romantisme allemand fut surtout un mouvement réactionnaire. Le retour aux vieilles légendes germaniques, aux chevaleries du moyen âge, voilà le principal objectif de l'école d'Iéna. De cette atmosphère morale, artificiellement créée, devait sortir la rénovation de l'art et de la poésie. Les prophètes du nouvel idéal entendaient introduire dans la vie des conceptions d'un autre âge. Penchés sur eux-mêmes, livrés à la contemplation intérieure, ils s'abandonnaient au culte du sentiment, à l'infini de leurs désirs.

Mais, de ce retour en arrière, devait naître un germanisme presque oublié. Il faut se rappeler l'état politique de l'Allemagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour comprendre l'origine du mouvement romantique. Les secousses de la Révolution avaient profondément ébranlé tous les esprits. Dans les petites Cours régnait encore une politesse toute française, copie des mœurs de Versailles, qui, sous

des dehors brillants, cachait mal l'incapacité, la corruption et le manque d'argent. Napoléon allait balayer tout cela. Aux misères des dissentiments intestins devaient succéder les misères de la guerre. Quoi d'étonnant si les jeunes intelligences, désintéressées de la chose publique, rêvent d'un monde meilleur, en évoquant les légendes du passé ? La cohorte des fantômes qui hantait les imaginations en 1795 préparait déjà les volontaires des guerres d'indépendance de 1813.

La complète stagnation politique de l'Allemagne avant l'invasion napoléonienne avait créé un état d'esprit assez voisin de celui qui régnait en France après 1815. Nos premiers romantiques détestèrent l'antiquité avec autant de verve que leurs précurseurs d'Outre-Rhin avaient mis à invectiver la « grécomanie » de Goethe.

Les sources d'inspirations de Lamartine ressemblent beaucoup à celles du plus parfait représentant du romantisme allemand, Frédéric de Hardenberg, qui signa du nom de Novalis quelques-unes des plus belles œuvres de la littérature allemande. Les *Méditations* de Novalis s'appellent les *Chants spirituels* et les héroïnes des deux poètes ont plus d'un trait qui les rapprochent. L'Elvire de Novalis s'appelle Sophie de Kühn.

L'Allemagne laissa longtemps dans l'oubli l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen*. Il y a vingt ans encore, on ne le citait guère que comme une curiosité littéraire, à côté de Tieck et de Schlegel, les confondant dans le même mépris dont on accablait les chefs de l'école. Les manuels, tout en l'appelant « l'esprit le plus profond du romantisme », ne justifiaient cette épithète par aucune citation. Parfois se souvenait-on peut-être de l'ironie tendre de Henri Heine qui, parlant de la muse de Novalis, évoquait « une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux, aux cheveux blonds dorés, aux lèvres riantes, et avec un signe maternel, couleur de fraise, sur le côté gauche du menton », et, dans les campagnes, des âmes pieuses, penchées sur de vieux livres de cantiques, chantaient parfois, dans la gravité un peu triste des églises luthériennes, quelques-uns de ses *lieds* dont elles ignoraient même l'auteur.

Il fallut le déclin du naturalisme dans les pays allemands, l'intérêt tardif que suscitèrent nos symbolistes et ce néo-romantisme un peu singulier qui s'inspire des œuvres de M. Maeterlinck, pour que l'on se souvint de Novalis. Aujourd'hui, en diverses villes de l'Allemagne, des savants parachèvent des éditions critiques de ses œuvres. On publie ses inédits conservés dans les archives de la famille de Hardenberg et les monographies qui lui sont consacrées forment toute une bibliothèque.



Friedrich von Hardenberg.

**NOVALIS**

**d'après le tableau de HADER  
appartenant au baron de HARDENBERG**

Certes, le poète charmant dont la vie brève est aussi attachante que l'œuvre méritait cet hommage posthume. M. Maeterlinck a pu dire de lui, dans l'essai dont il a fait précéder sa traduction des *Disciples à Saïs* : « Il est l'horloger qui a marqué quelques-unes des heures les plus sublimes de l'âme moderne. » Et l'on a rappelé ce passage du philosophe Schleiermacher au moment de la mort du poète : « C'est en silence que je veux vous rappeler le souvenir de ce divin jeune homme, trop tôt endormi, chez qui tout ce qui touchait

---

son esprit se transmuait en art, dont toute la conception de la vie devenait immédiatement un grand poème ; il vous faudra l'associer aux poètes les plus riches, à ces êtres rares qui sont aussi profonds qu'ils sont clairs et vivants. »

Frédéric de Hardenberg naquit, le 2 mars 1772, à Wiederstedt, dans l'ancien comté de Mansfeld, en Saxe. Fils aîné d'une famille de onze enfants. Son père, dont il devait plus tard embrasser la profession, était directeur des célèbres salines de Weissenfels. C'était un petit garçon débile et rêveur. Son intelligence ne s'éveilla qu'à la neuvième année, après une maladie rare. Dès lors il se mit à étudier avec ardeur et son esprit s'ouvrit avidement aux choses du dehors. L'influence de son père, homme rigide et pieux, converti récemment aux idées religieuses de la secte des frères moraves, était contrebalancée par celle d'un oncle, spirituel et homme du monde, et par la tendresse intuitive d'une mère.

Etudiant à Iéna, et à Leipzig, le jeune Hardenberg se lia d'amitié avec Frédéric Schlegel, qui eut sur lui les premières influences littéraires. S'il lit énormément, il mène cependant une vie dérégulée et ne fait nullement prévoir le mystique qu'il deviendra plus tard. A Leipzig, il fait des dettes et s'émancipe au point que son père l'exile à la petite université de Wittemberg, où il rattrape avec peine, en quelques mois, les connaissances nécessaires à ses examens de droit.

En octobre 1794, le jeune homme s'installe à Tennstedt, en Thuringe, où, sous la direction du bailli Just, qui fut plus tard son biographe, il devait s'initier à l'usage pratique de la législation saxonne. C'est alors qu'il connut Sophie de Kühn, qui fut sa muse et son inspiratrice. Elle n'avait que treize ans lorsqu'il la vit pour la première fois, mais il se mit à l'aimer d'un amour sans bornes et ils se fiancèrent secrètement.

Cette petite fille était déjà très femme. Elle ne savait pas l'orthographe et patoisait horriblement. Avec un air de candeur angélique elle écoutait les grivoiseries que débitaient ses frères, et les élans de passion du jeune poète s'élevaient vers elle sans qu'elle en comprît le sens, sans qu'elle en parût touchée.

Tous deux étaient de santé débile. Sophie, déjà marquée par la mort, ne fit que retenir davantage, par son charme étrange, l'esprit enfiévré de Novalis. Les premiers fragments littéraires qu'il composa datent de cette époque. Son intelligence s'affine sous l'influence de la passion. Avec ce goût des déductions psychologiques qui lui est propre, il s'applique à saisir les



correspondances mystérieuses entre les choses. Sa notion de la poésie se précise et il note, aux hasards de la méditation, des aphorismes d'une allure singulièrement originale.

Lorsque l'état de l'aimée ne laisse plus d'espoir, il s'hypnotise sur sa fin prochaine. Le poète entreprend alors contre la mort une lutte surhumaine. Les nerfs tendus à l'extrême, il assiste à l'agonie de la jeune fille, persuadé qu'ils s'en iront ensemble dans l'au-delà. Quand Sophie meurt, au printemps de 1795, l'initiation mystique de Novalis est achevée. Il est mûr désormais pour la poésie romantique.

Pénétré d'une langueur extrême, l'âme débordante de tristesse, ivre de la mort, son esprit semble rivé à l'infini. Jour pour jour, il note dans son cahier l'intensité de ses élévations vers la bien-aimée qu'il confond avec le principe divin. Il compte les jours écoulés depuis la mort de Sophie et ces chiffres lui servent à dater son journal. De cette époque de repliement sur soi-même naissent les premières *Hymnes à Nuit*, ces poèmes d'une si magnifique envolée.

Cependant le désir de la mort ne devait pas empêcher Novalis de renaître à la vie. Comme il avait dû prendre du service dans l'administration de son père, la nécessité de compléter ses connaissances scientifiques le poussa à un séjour d'un an à l'École des Mines de Freiberg (1797). Le géologue Werner y professait ses théories originales sur la formation de la croûte terrestre. Sous l'influence de ses doctrines il écrivit les *Disciples à Saïs*, ce fragment d'un roman de philosophie naturelle où le savant est esquissé sous les traits du « maître ». A ce moment précis de sa vie, Novalis paraît vouloir pencher vers la philosophie, prêt à abandonner la littérature d'imagination. Il s'était livré à l'étude assidue du *scientifisme* de Fichte ; Hemsterhuys, Jacobi, Hamann, la fréquentation personnelle de Schelling avaient imprimé là son esprit une direction bien déterminée, que devait affirmer encore la lecture de Zinzendorf et du vieux mystique Jacob Böhme.

Son penchant à la méditation ne pouvait que grandir sous l'empire de ces préoccupations tout intellectuelles. Pourtant il a de brusques retours à la poésie. Le *Conte de Jacinthe et de Feuille de Rose* est enchâssé comme un pur joyau dans les discours graves des *Disciples à Saïs*. C'est, si l'on veut, le point central de toute la production de Novalis, dont les *Hymnes* et *Henri d'Ofterdingen* forment comme les deux extrémités. Les *Fragments* s'inspirent tour à tour de l'une ou de l'autre de ces œuvres, fluides, souples, fixant au passage tel moment de la méditation chez ce jeune penseur que l'âme envolée de Sophie ne semblait plus hanter que de loin en loin.

Nous sommes dans la période la plus agitée du romantisme allemand. Hardenberg, par l'entremise des Schlegel, fait à Iéna la connaissance de Louis Tieck (1799). Ce fut une rencontre décisive pour sa destinée littéraire. Par ses *Fragments*, il était entré dans les lettres allemandes comme critique et comme penseur. Les Schlegel, avec leur esprit analytique, leur talent de polémistes, n'avaient su le pousser à la création poétique. Il semble que l'imaginatif Tieck, ce fervent de la nature, lui ait donné cette vaste impulsion qui amena l'artiste à dominer le penseur. Alors il donna, coup sur coup, ses parfaites poésies lyriques et les premiers chapitres de son roman. Mais la mort le guettait. Deux ans après, au moment où on le saluait comme l'espoir de la nouvelle École, il mourait de la poitrine, n'ayant pas atteint sa vingt-neuvième année.

Ses amis, pieusement, réunirent ses œuvres. Ils lui tressèrent une couronne de gloire qui, pendant trente ans, ne se fana point. De ce qu'il est mort jeune et qu'il était très beau, un charme poétique s'est répandu sur sa personne : celui qu'on appelait « la plus aimable apparition du romantisme » devint un être légendaire, plein de douceur et de tendresse. Il agissait puissamment par le charme de sa personnalité. « Il faut que vous le voyiez, écrit Dorothea Veit à Schleiermacher, car si vous lisiez de lui trente volumes, vous ne le comprendriez pas si bien qu'en buvant une tasse de thé avec lui. » « Dans ses yeux profonds il y avait une flamme éthérée... », note Steffens dans ses souvenirs. Et Tieck le décrit ainsi : « Novalis était grand, élancé, de nobles proportions... Ses yeux étaient clairs et brillants, et la nuance de son visage, surtout celle de son front spirituel, presque transparente... Les contours et l'expression de sa face ressemblaient beaucoup à ceux de l'évangéliste saint Jean, tel que nous le montre le tableau de Dürer à Munich et à Nuremberg. »

MM. Paul Morisse et Georges Polti nous donnent aujourd'hui, dans une traduction, limpide et précise, ce fragment de roman qui, sous le titre de *Henri d'Ofterdingen*, forme l'œuvre capitale de Novalis. Des symboles un peu étranges cachent ici les préoccupations du poète. Son goût du moyen âge s'affirme à chaque page. Tourmenté toute sa vie par la recherche d'une conception idéale de l'Univers, il croyait avoir trouvé dans cette transfiguration du passé, à la fois le secret et les limites de la sagesse.

Longtemps il avait lu avec ferveur le *Wilhelm Meister* de Goethe. Mais peu à peu s'était formé en lui la conviction que l'auteur, en écrivant cette glorification de la vie pratique, avait voulu faire un « *Candide* dirigé contre la poésie ». *Wilhelm Meister* a pour point de départ la poésie et aboutit à la vie pratique. Et Novalis

voulut renverser les rôles. Pour réagir contre *Wilhelm Meister* il créa *Henri d'Ofterdingen*, cette apologie de la poésie.

La poésie telle que la concevait Novalis, avec le caractère prophétique qu'il lui prêtait, c'est la synthèse même de l'art romantique. Elle se résume en deux expressions allemandes à peu près intraduisibles : le *Gemüth* et la *Sehnsucht*. Le *Gemüth*, c'est cette sourde intériorité, ce quiétisme qui préconise la vie végétative, ayant pour idéal l'existence du mineur dans le puits étouffant à qui Novalis voue de toute sa sympathie. La vie contemplative « se cristallise dans les formes froides des mathématiques »<sup>9</sup>. Détachée de tout, circonscrite dans ses limites étroites, elle n'a qu'une seule tendance : la *Sehnsucht*, le désir infini vers une chose vague et lointaine. Cette langueur flottante, chez Novalis, se fixe sur la mort. Il préfère la maladie à la santé, la nuit au jour. « La vie est une maladie de l'âme », écrit-il, et il lutte avec une joie douloureuse pour arriver par la maladie à la mort. Cette volupté de mourir, qui n'est pas une volupté du néant, mais un désir de l'autre rive, fait tout son mysticisme. « Chez Novalis, dit Arnold Ruge, se manifeste avec une force égale le mysticisme, cette volupté théorique, et la volupté, ce mysticisme pratique. » Il songe à une volupté infinie qui ne serait pas bornée par le paroxysme momentané du spasme. Inconsciemment presque et comme malgré lui, il écrit cette parole remarquable et que l'on dirait d'hier : « Il est assez singulier que l'association de la volupté, de la religion et de la cruauté, n'ait pas, dès longtemps, rendu l'homme attentif à leur intime parenté et à leurs tendances communes. »

Mais cette aspiration vague, qu'il sut rendre d'une douceur si poétique, se symbolise chez Novalis en une fleur mystérieuse, épanouie en un pays inconnu et inaccessible. La *fleur bleue*, c'est l'énigmatique poisson des premiers chrétiens, c'est la Terre Sainte des Croisades, c'est, quelquefois, le fruit défendu, l'amour qui donne la connaissance, la beauté... « Fleur bleue, fleur que nul homme n'a vue et qui cependant emplît le monde entier »<sup>10</sup>, a pu écrire un auteur post-romantique, Fr. Spielhagen, en songeant à la destinée de Novalis, ce poète aimé des dieux et des Muses, qui mourut à vingt-neuf ans parce qu'il s'était trop enivré de son parfum.

Henri Albert

<sup>9</sup> M. Georges Brandès.

<sup>10</sup> *Problematische Naturen*.

## Novalis et Sophia

**I**l y a d'abord ces deux dates : 1772-1801. La première – année de la naissance de Novalis – illustre de façon éclatante l'importance qu'Albert Thibaudet nous a appris à attacher au rythme des générations. Car cette génération de 1770 est l'une des plus formidables de toute l'histoire humaine. Saint-Just, Chateaubriand, Bonaparte, Beethoven, Hölderlin, Hegel, Metternich... En moins de trois ou quatre ans, ils arrivent tous – dans un mouchoir, comme on dit aux courses –, tous ceux qui feront la charnière de deux siècles, de deux mondes, et qui fourniront aux hommes leurs modèles politiques, philosophiques, poétiques, presque toute l'action partant d'un côté du Rhin, presque tout l'esprit s'accumulant de l'autre côté. La seconde date – celle de la mort de Novalis – nous apprend que ce penseur qui nourrissait l'ambition d'embrasser toutes les connaissances de son temps pour forger la bible de l'humanité future est mort à vingt-huit ans sur le seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Moïse à la frontière de la Terre Promise.

Novalis représente-t-il le romantisme sous sa forme la plus pure parce qu'à l'état naissant, ou n'est-ce qu'un précurseur, un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a beaucoup pressenti, rien accompli ? C'est tout cela à la fois. Son ami Tieck nous le décrit long, maigre, un peu embarrassé de grandes mains assez grossières qui contrastaient avec un visage d'ange. (Ne dirait-on pas Rimbaud tel que Mallarmé le verra cent ans plus tard ?) Il ajoute qu'il ressemblait de façon frappante au saint Jean des Quatre Évangélistes de Dürer, et cela nous surprend un peu, parce que nous l'imaginons moins viril, moins mûr que le personnage qui nous regarde sévèrement et de biais à la Pinacothèque de Munich. La vivacité de sa conversation, son appétit d'apprendre, son insatiable curiosité, l'espèce d'avidité avec laquelle il interrogeait, nous dit encore Tieck, les gens les plus médiocres, persuadé qu'il finirait bien par en tirer quelque chose, autant de traits qui l'éloignent du héros romantique cultivant l'ennui de vivre, la *morbidezza*, le mal du siècle, le vertige suicidaire devant le vide des choses et des êtres. Par là Novalis était du XVIII<sup>e</sup>, plus proche à coup sûr de Diderot que de Byron. Ce fils du directeur des salines de Saxe, lui-même ingénieur des mines, n'a pas en face des nouvelles acquisitions des sciences et des techniques le réflexe de dégoût et de rejet des romantiques. Non seulement il partage l'émerveillement de l'Aufklärung devant les richesses de la nature, mais son grand dessein est de le porter au degré de l'incandescence mystique. Il prétend tout conserver, tout embrasser, et dans un effort de génie synthétique transcender le savoir

rationnel, l'illuminer d'intuitions métaphysiques, le transfigurer. La grande œuvre de sa vie devait être une encyclopédie dont nous possédons les matériaux, et qui ressemble à du d'Alembert réécrit avec la plume de Swedenborg – mort l'année de la naissance de Novalis et cristallographe comme lui. [...]

Le génie de Novalis, c'est certainement dans sa prodigieuse faculté de synthèse qu'il réside. Il jeta pêle-mêle dans le même creuset sa philosophie, sa poésie – trop menée sans doute par les idées, alors que son contemporain Hölderlin savait, lui, laisser les mots jouer leur jeu divin –, son métier d'ingénieur des mines, son amour pour une petite fille, sa religion piétiste. Le temps ne lui a pas été donné de forger le lingot massif et rutilant qu'un Hegel tirera d'une alchimie analogue.

Michel Tournier

## **NOVALIS et l'initiation**

Raphaël et Novalis

On peut penser à la figure de Raphaël qui a vécu à travers les siècles et vit encore aujourd'hui. On peut tourner le regard vers ce qui existe encore de ses œuvres, et ce qui en a disparu. On doit réfléchir au fait que tout ce qui est matériel doit prendre le chemin du périssable. Mais, en même temps, on sait bien que ce qui vit dans ces portraits aura, avant leur disparition, été absorbé par les âmes. Nous en aurons encore des reproductions pendant des siècles. Mais ses œuvres, qui ne peuvent donner qu'une idée de la personnalité de Raphaël, de ce qu'il était, de ce qu'il faisait lui-même, tomberont en poussière et disparaîtront. Rien de ce qui est terrestre, périssable, ne pourra être préservé.

Mais l'investigation occulte nous révèle que l'individualité qui vécut en Raphaël emporta ce qu'elle avait conquis, et réapparut avec. Lorsque nous découvrons pour la première fois que la même individualité réapparut en Novalis, le poète, à l'aube d'une nouvelle idée du Christ, nous nous disons : longtemps avant que les œuvres de Raphaël n'aient disparu du monde extérieur, l'individualité de cette personnalité est revenue sous une nouvelle forme pour apporter à l'humanité ce qu'elle a à lui donner.

Rudolf Steiner

## Publication

- Christian Désagulier, *drie näche, trois nuits / three nights, novalis hymnen an die nacht*, cyanpress, Berlin, 2010



*carbonisation* n'est pas une traduction du manuscrit des *hymnes à la nuit* de novalis mais une expérience de réécriture, une volonté de soumission aux beautés devinées dans cet étrangeté noir : discordances, bouleversements, tremblements de se taire, divagations, – rien d'interdit à la condition d'habiter, le temps de cette transposition, le monde du poète.

a cet égard, la version manuscrite en vers [handschrift, 1799] a été préférée à celle donnée pour impression par novalis en prose très peu révisée lors des passages à la ligne, et publiée dans la revue *athenæum* de friedrich schlegel [tome III, fasc. 2, 1800.]

aussi, en quelque sorte est-ce un mi-inédit que l'on propose aux lecteurs français et allemands.

est-il raisonnable de penser que la décision de transposer le poème sous le titre de *carbonisation*, vers pour vers, point pour point, à la virgule près – ce qui n'est pas la moindre des loyautés – soient d'efficaces prises quand avec les abîmes d'indicible de novalis se mouvant, on veut progresser dans sa nuit, la pensée du poème en rappel ?

il a semblé souvent que les »traductions« françaises toujours réalisées à partir de la version de l'athenæum en prose, à s'approprier la sémantique évangélique dont on entend bien quelle imprègne le poème, traduisant hymnes au féminin, aient sous-évalué le matérialisme paradoxal qui règne sur lui.

aussi, l'idée immédiate fut-elle de rendre justice au poème en puisant dans le lexique du géologue, biologiste, astronome, physiologiste, technicien, mathématicien que fut simultanément le poète de henri d'offerdingen, penseur, ingénieur des mines, dont les ouvrages fragmentaires, tel que le brouillon général, témoignent de l'encyclopédisme. sachant que dans ce rééquilibrage, de balance, ou plutôt dans cette recherche d'un nouveau point d'équilibre, la boîte de poids est toujours incomplète, l'appareil, de démesure.

car c'est un poète total qui prospecte la géode aimée dans la matière nocturne et chante sa découverte, qui, le front ceint de la lampe acétylénique pourvoyeuse de crépuscules, s'exprime sous l'emprise d'espérances substantifiques – les mots du poème – ivre de teinture mère de pavots, où les limites de soi à trait plein pointillent, confèrent à la matière la translucidité de l'esprit : l'esprit de cette transposition, que le dard de ces crépuscules carbonise.

mais là ne devait pas cesser notre quête, la cueillette miraculeuse de géodes, ces fruits à chair cristalline violette aux noyaux gazeux.

à la fin, la matière sémantique vivante transformée en carbone, le poème écrit au crayon conté et à la plume trempée dans l'encre au noir de fumée, persistait le sentiment d'une dette, celui de s'être »servi« des hymnes, certes à des fins de fidélités paradoxales, au lieu de les »servir«, à dessein de se dire soi, avant.

ainsi advient le moment de remonter aux sources moins discutables du grand poème de mort et d'amour, de se rebaigner dans ce même fleuve en se laissant entraîner jusqu'à l'estuaire puis de rendre compte avec le plus de pixels possible des images mentales mémorisées au cours d'un styx aux méandres de carte du tendre : arrive le temps de rembourser le prêt, rubis de soleil couchant sur chacun des ongles, le temps de tendre vers novalis dans notre langue française, naviguée au près, avec pour astrolabe un andré du bouchet traduisant *en bleu adorable* de hölderlin et *la tempête* de shakespeare ainsi que *finnegans wake* de james joyce, vent de face dans l'océan vocal des morphèmes.

et si les *hymnes à la nuit* et *carbonisation*, parvenaient à déchiffrer chacune à sa façon le log book de *hymnen an die nacht*, trio fatal, et que ce déchiffrement se produisait sur l'île où novalis dans sa langue sublimante dépose ses lecteurs d'outre rhin, au débouché d'une étincelante galerie souterraine...

## NOVALIS 2008

### Réception de Novalis en France (NOUVEAU CATALOGUE 2010)

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**



«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

**Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.**

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

*Georg Lukacs*

---

## SOMMAIRE

### Document biographique

- Novalis, lettre à Friedrich Schlegel (extrait), 8 juillet 1796.

### Documents littéraires et témoignages

- Esra Aykin, « Le portrait », avril 2005.
- Henri Albert, préface à *Henri d'Ofterdingen* (traduction Georges Polti & Paul Morisse), Mercure de France, 1908.
- Michel Tournier « Novalis et Sophia » (extraits), *Le vol du vampire*, Mercure de France, 1981.

### Novalis et l'initiation

- « Raphaël et Novalis », par Rudolf Steiner, 8 mai 1912.

### Publication

- Christian Désagulier, *drie nächte*, cyanpress, Berlin, 2010.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2011